

845

T237

TEL QUEL

Littérature | Philosophie | Science | Politique

UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA
LIBRARY
JUN 18 1972
PERIODICALS

ROLAND BARTHES

Roland Barthes, *Écrivains, Intellectuels, Professeurs*

Philippe Sollers, *R. B.*

Julia Kristeva, *Comment parler à la littérature*

Marcelin Pleynet, *Dédicace*

François Wahl, *Le code, la roue, la réserve*

Severo Sarduy, *Tanger*

Roland Barthes, *Réponses*

Marc Buffat, *Le simulacre*

Annette Lavers, *En traduisant Barthes*

Bibliographie Barthes

TEL QUEL

Positions du mouvement de Juin 71

Automne 1971

47

Roland Barthes, <i>Écrivains, Intellectuels, Professeurs</i>	3
Philippe Sollers, R. B.	19
Julia Kristeva, <i>Comment parler à la littérature</i>	27
Marcelin Pleynet, <i>Dédicace</i>	50
François Wahl, <i>Le code, la roue, la réserve</i>	64
Severo Sarduy, <i>Tanger</i>	86
Roland Barthes, <i>Réponses</i>	89
Marc Buffat, <i>Le simulacre</i>	108
Annette Lavers, <i>En traduisant Barthes</i>	115
<i>Bibliographie Barthes</i>	126

Tel Quel

Positions du mouvement de Juin 71 135

ÉCRIVAINS, INTELLECTUELS, PROFESSEURS

Ce qui suit dépend de l'idée qu'il y a une liaison fondamentale entre l'enseignement et la parole. Cette constatation est très ancienne (notre enseignement n'est-il pas tout entier sorti de la Rhétorique ?), mais on peut la raisonner aujourd'hui différemment d'hier; d'abord parce qu'il y a une crise (politique) de l'enseignement; ensuite parce que la psychanalyse (lacanienne) a bien démonté les tours et les détours de la parole vide; enfin parce que l'opposition de la parole et de l'écriture entre dans une évidence dont il faut commencer de tirer peu à peu les effets.

Face au professeur, qui est du côté de la parole, appelons *écrivain* tout opérateur de langage qui est du côté de l'écriture; entre les deux, l'intellectuel : celui qui imprime et publie sa parole. Il n'y a guère d'incompatibilité entre le langage du professeur et celui de l'intellectuel (ils coexistent souvent dans un même individu); mais l'écrivain est seul, séparé : l'écriture commence là où la parole devient *impossible* (on peut entendre ce mot : comme on dit d'un enfant).

Deux contraintes

La parole est irréversible, soit : on ne peut *reprendre* un mot, sauf à dire précisément qu'on le reprend. Ici, raturer, c'est ajouter; si je veux gommer ce que je viens d'énoncer, je ne puis le faire qu'en montrant la gomme elle-même (je dois dire : " *ou plutôt...* ", " *je me suis mal exprimé...* "); paradoxalement, c'est la parole, éphémère, qui est indélébile, non l'écriture, monumentale. A la parole on ne peut que rajouter une autre parole. Le mouvement correctif et perfectif de la parole est le bredouillement, tissage qui s'épuise à se reprendre, chaîne de corrections augmentatives où vient se loger par prédilection la part inconsciente de notre discours (ce n'est pas fortuitement que la psychanalyse est liée à la parole, non à l'écriture : un rêve ne s'écrit pas) : la figure éponyme du parleur, c'est Pénélope.

Ce n'est pas tout : nous ne pouvons nous faire comprendre (bien ou mal) que si nous soutenons en parlant une certaine vitesse de l'énonciation. Nous sommes comme un cycliste ou un film condamnés à rouler, à tourner, s'il ne veut pas tomber ou s'enrayer : le silence ou le flottement du mot me sont également interdits : la vitesse articulatoire asservit chaque point de la phrase à ce qui le précède ou le suit immédiatement (impos-

sible de faire “ partir ” le mot vers des paradigmes étrangers, étranges); le contexte est une donnée structurale, non du langage, mais de la parole; or le contexte est par statut réducteur de sens, le mot parlé est “ clair ”; le bannissement de la polysémie (la “ clarté ”) sert la Loi : *toute parole est du côté de la Loi*.

Quiconque s'apprête à parler (en situation enseignante) doit se rendre conscient de la mise en scène que lui impose l'usage de la parole, sous le simple effet d'une détermination *naturelle* (qui relève de la nature physique : celle du souffle articulatoire). Cette mise en scène se développe de la façon suivante. Ou bien le locuteur choisit en toute bonne conscience un rôle d'Autorité; dans ce cas, il lui suffit de “ bien parler ”, c'est-à-dire de parler conformément à la Loi qui est dans toute parole : sans reprise, à la bonne vitesse, ou encore : clairement (c'est ce qui est demandé à une bonne parole professorale : la clarté, l'autorité); la phrase nette est bien une sentence, *sententia*, une parole pénale. Ou bien le locuteur est gêné de toute cette Loi que sa parole va introduire dans son propos; il ne peut certes altérer son débit (qui le condamne à la “ clarté ”), mais il peut *s'excuser* de parler (d'exposer la Loi) : il use alors de l'irréversibilité de la parole pour troubler sa légalité : il se corrige, rajoute, bredouille, il entre dans l'infinitude du langage, il surimprime au message simple que tout le monde attend de lui, un nouveau message, qui ruine l'idée même de message, et par le miroitement même des bavures, des déchets dont il accompagne sa ligne de parole, il nous demande de croire avec lui que le langage ne se réduit pas à la communication. Par toutes ces opérations, qui rapprochent le bredouillement du Texte, l'orateur imparfait espère atténuer le rôle ingrat qui fait de tout parleur une manière de policier. Cependant, au terme de cet effort pour “ mal parler ”, c'est encore un rôle qui lui est imposé : car l'auditoire (rien à voir avec le lecteur), pris dans son propre imaginaire, reçoit ces tâtonnements comme autant de signes de faiblesse et lui renvoie l'image d'un maître humain, trop humain : *libéral*.

L'alternative est sombre : fonctionnaire correct ou artiste libre, le professeur n'échappe ni au théâtre de la parole, ni à la Loi qui s'y représente : car la Loi se produit *non dans ce qu'il dit mais en ce qu'il parle*. Pour subvertir la Loi (et non simplement la tourner), il lui faudrait défaire le débit de la voix, la vitesse des mots, le rythme, jusqu'à *une autre* intelligibilité — ou ne pas parler du tout; mais alors ce serait rejoindre d'autres rôles : ou bien celui de la grande intelligence silencieuse, lourde d'expérience et de mutisme, ou bien celui du militant qui, au nom de la praxis, donne congé à tout discours, futile. Rien à faire : le langage, c'est toujours de la puissance, parler, c'est exercer une volonté de pouvoir : dans l'espace de la parole, aucune innocence, aucune sécurité.

Le résumé

Statutairement, le discours du professeur est marqué de ce caractère : qu'on peut (ou qu'on puisse) le résumer (c'est un privilège qu'il partage avec le discours des parlementaires). On le sait, il y a dans nos écoles un exercice qui s'appelle *la réduction de texte*;

cette expression donne bien l'idéologie du résumé : il y a d'un côté la " pensée ", objet du message, élément de l'action, de la science, force transitive ou critique, et de l'autre le " style ", ornement qui relève du luxe, de l'oisiveté et donc du futile; séparer la pensée du style, c'est en quelque sorte débarrasser le discours de ses habits sacerdotaux, c'est laïciser le message (d'où la conjonction bourgeoise du professeur et du député); la " forme ", pense-t-on, est compressible, et cette compression n'est pas jugée essentiellement dommageable : en effet, *de loin*, c'est-à-dire à partir de notre cap occidental, la différence est-elle tellement importante entre une tête de Jivaro vivant et une tête de Jivaro réduite ?

Il est difficile pour un professeur de voir les " notes " que l'on prend à son cours; il n'y tient guère, soit discrétion (car rien de plus personnel que des " notes ", en dépit du caractère protocolaire de cette pratique), soit plus probablement peur de se contempler à l'état réduit, mort et substantiel à la fois, tel un Jivaro traité par ses congénères; on ne sait si ce qui est pris (prélevé) du flux de parole, ce sont des énoncés erratiques (des formules, des phrases) ou la substance d'un raisonnement; dans les deux cas, ce qui est perdu, c'est le supplément, là où s'avance l'enjeu du langage : le résumé est un déni d'écriture.

Par conséquent contraire, peut être déclaré " écrivain " (ce mot désignant toujours une pratique, non une valeur sociale), tout destinataire dont le " message " (détruisant par là aussitôt sa nature de message) ne peut être résumé : condition que l'écrivain partage avec le fou, le bavard et le mathématicien, mais que précisément l'écriture (à savoir une certaine pratique du signifiant) a à charge de spécifier.

La Relation enseignante

Comment peut-on assimiler le professeur au psychanalyste ? C'est exactement le contraire qui se passe : c'est lui le psychanalysé.

Imaginons que je sois professeur : je parle, sans fin, devant et pour quelqu'un qui ne parle pas. Je suis celui qui dit *Je* (qu'importent les détours du *on*, du *nous* ou de la phrase impersonnelle), je suis celui qui, sous couvert d'*exposer* un savoir, *propose* un discours, dont je ne sais jamais comment il est reçu, en sorte que je ne peux jamais me rassurer d'une image définitive, même offensante, qui *me constituerait* : dans l'*exposé*, mieux nommé qu'on ne croit, ce n'est pas le savoir qui s'expose, c'est le sujet (il s'expose à de pénibles aventures). Le miroir est vide : il ne me renvoie que la défection de mon langage au fur et à mesure qu'il se déroule. Tels les Marx Brothers déguisés en aviateurs russes (dans *Une nuit à l'Opéra* — œuvre que je tiens pour allégorique de maint problème textuel), je suis, au début de mon exposé, affublé d'une grande barbe postiche; mais inondé peu à peu par les flots de ma propre parole (substitut de la carafe d'eau à laquelle le *Muet*, Harpo, s'abreuve goulûment, sur la tribune du maire de New York), je sens ma barbe se décoller par lambeaux devant tout le monde : à peine ai-je fait sourire l'auditoire par quelque remarque " fine ", à peine l'ai-je rassuré de quelque stéréotype progressiste,

que je sens toute la complaisance de ces provocations ; je regrette la pulsion hystérique, je voudrais la reprendre, préférant trop tard un discours austère à un discours coquet (mais dans le cas contraire, c'est la " sévérité " du discours qui me paraîtrait hystérique) ; si en effet quelque sourire répond à ma remarque ou quelque assentiment à mon intimidation, je me persuade aussitôt que ces complicités manifestées proviennent d'imbéciles ou de flatteurs (je décris ici un processus imaginaire) ; moi qui cherche la réponse et me laisse aller à la provoquer, il suffit qu'on me réponde pour que je me méfie ; et si je tiens un discours tel qu'il refroidit ou éloigne toute réponse, je ne m'en sens pas plus *juste* (au sens musical) pour cela ; car il me faut bien alors me faire gloire de la solitude de ma parole, lui donner l'alibi des discours missionnaires (science, vérité, etc.).

Ainsi, conformément à la description psychanalytique (celle de Lacan, dont chaque parleur peut vérifier ici la perspicacité), quand le professeur parle à son auditoire, l'Autre est toujours là, qui vient *trouer* son discours ; et son discours fût-il bouclé par une intelligence impeccable, armé de " rigueur " scientifique ou de radicalité politique, il n'en serait pas moins troué : il suffit que je parle, il suffit que ma parole coule, pour qu'elle s'écoule. Naturellement, bien que tout professeur soit en posture de psychanalysé, aucun auditoire étudiant ne peut se prévaloir de la situation inverse ; d'abord parce que le silence psychanalytique n'a rien de prééminent ; et puis parce que parfois un sujet se détache, ne peut se retenir et vient se brûler à la parole, se mêler à la partouze oratoire (et si le sujet se tait obstinément, il ne fait que parler l'obstination de son mutisme) ; mais pour le professeur, l'auditoire étudiant est tout de même l'Autre exemplaire parce qu'il *a l'air* de ne pas parler — et que donc, du sein de sa matité apparente, il parle en vous d'autant plus fort : sa parole implicite, qui est la mienne, m'atteint d'autant plus que son discours ne m'encombre pas.

Telle est la croix de toute parole publique : que le professeur parle ou que l'auditeur revendique de parler, dans les deux cas c'est aller tout droit au divan : la relation enseignante n'est rien de plus que le transfert qu'elle institue ; la " science ", la " méthode ", le " savoir ", l'" idée " viennent par la bande ; ils sont donnés *en plus* ; ce sont des *restes*.

Le contrat

" La plupart du temps, les relations entre humains souffrent souvent jusqu'à la destruction de ce que le contrat établi entre eux n'est pas respecté. Dès que deux humains entrent en relation réciproque, leur contrat, le plus souvent tacite, entre en vigueur. Il règle la forme de leurs relations, etc. " (BRECHT.)

Bien que la demande qui s'énonce dans l'espace communautaire d'un cours soit fondamentalement intransitive, comme il se doit dans toute situation transférentielle, elle n'en est pas moins surdéterminée et s'abrite derrière d'autres demandes, apparemment transitives ; ces demandes-là forment les conditions d'un contrat implicite entre

l'enseignant et l'enseigné. Ce contrat est "imaginaire", il ne contredit en rien la détermination économique qui pousse l'étudiant à chercher une carrière et le professeur à honorer un emploi.

Voici pêle-mêle (car il n'y a pas, dans l'ordre imaginaire, de mobile fondateur) ce que l'enseignant demande à l'enseigné : 1) de le reconnaître dans n'importe quel "rôle" que ce soit : d'autorité, de bienveillance, de contestation, de savoir, etc. (tout visiteur dont on ne voit pas de quelle *image* il vous sollicite devient inquiétant); 2) de le relayer, de l'étendre, de porter ses idées, son style au loin; 3) de se laisser séduire, de se prêter à un rapport amoureux (accordons toutes les sublimations, toutes les distances, tous les respects conformes à la réalité sociale et à la vanité pressentie de ce rapport); 4) enfin, de lui permettre d'honorer le contrat qu'il a lui-même noué avec son employeur, c'est-à-dire avec la société : l'enseigné est la pièce d'une pratique (rétribuée), l'objet d'un métier, la matière d'une production (fût-elle délicate à définir).

De son côté, voici pêle-mêle ce que l'enseigné demande à l'enseignant : 1) de le conduire à une bonne intégration professionnelle; 2) de remplir les rôles traditionnellement dévolus au professeur (autorité scientifique, transmission d'un capital de savoir, etc.); 3) de livrer les secrets d'une technique (de recherche, d'examen, etc.); 4) sous la bannière de cette sainte laïque, la Méthode, d'être un initiateur d'ascèses, un *guru*; 5) de représenter un "mouvement d'idées", une École, une Cause, d'en être le porte-parole; 6) de l'admettre, lui, enseigné, dans la complicité d'un langage particulier; 7) pour ceux qui ont le fantasme de la thèse (pratique timide d'écriture, à la fois défigurée et protégée par sa finalité institutionnelle) de garantir la réalité de ce fantasme; 8) il est enfin demandé au professeur d'être un bailleur de services : il signe des inscriptions, des attestations, etc.

Ceci est simplement une Topique, une réserve de choix qui ne sont pas tous nécessairement actualisés en même temps dans un individu. C'est cependant au niveau de la totalité contractuelle que se joue le *confort* d'une relation enseignante : le "bon" professeur, le "bon" étudiant sont ceux qui acceptent philosophiquement le pluriel de leurs déterminations, peut-être parce qu'ils savent que la vérité d'un rapport de parole est *ailleurs*.

La recherche

Qu'est-ce qu'une "recherche" ? Pour le savoir, il faudrait avoir quelque idée de ce qu'est un "résultat". Qu'est-ce qu'on trouve ? Qu'est-ce qu'on veut trouver ? *Qu'est-ce qui manque ?* Dans quel champ axiomatique le fait dégagé, le sens mis à jour, la découverte statistique seront-ils placés ? Cela dépend sans doute chaque fois de la science sollicitée. Mais dès lors qu'une recherche intéresse le texte (et le texte va beaucoup plus loin que l'œuvre), la recherche devient elle-même texte, production : tout "résultat" lui est à la lettre *im-pertinent*. La "recherche" est alors le nom prudent que, sous la contrainte de certaines conditions sociales, nous donnons au travail d'écriture : la

recherche est du côté de l'écriture, c'est une aventure du signifiant, un excès de l'échange : il est impossible de maintenir l'équation : un " résultat " *contre* une " recherche ". C'est pourquoi la parole à laquelle on doit soumettre une recherche (en l'enseignant), outre sa fonction parénétiq ue (" *Écrivez* "), a pour spécialité de rappeler la " recherche " à sa condition épistémologique : elle ne doit, quoi qu'elle cherche, oublier sa nature de langage — et c'est ce qui lui rend finalement inévitable de rencontrer l'écriture. Dans l'écriture, l'énonciation déçoit l'énoncé sous l'effet du langage qui le produit : ceci définit assez bien l'élément critique, progressif, insatisfait, producteur, que l'usage commun lui-même reconnaît à la " recherche ". C'est là le rôle historique de la recherche : apprendre au savant *qu'il parle* (mais s'il le savait, il *écrivait* — et toute l'idée de science, toute la scientificité en serait changée).

La destruction des stéréotypes

Quelqu'un m'écrit qu' " un groupe d'étudiants révolutionnaires prépare une destruction du mythe structuraliste ". L'expression m'enchant e par sa consistance stéréotypique : la destruction du mythe commence, dès l'énoncé de ses agents putatifs, par le plus beau des mythes : le " groupe des étudiants révolutionnaires ", c'est aussi fort que " les veuves de guerre " ou les " anciens combattants ".

D'ordinaire, le stéréotype est triste, car il est constitué par une nécrose du langage, une prothèse qui vient boucher un trou d'écriture; mais en même temps il ne peut que susciter un immense éclat de rire : il se prend au sérieux : il se croit plus proche de la vérité parce qu'indifférent à sa nature de langage : il est à la fois éculé et grave.

Mettre à distance le stéréotype n'est pas une tâche politique, car le langage politique est lui-même fait de stéréotypes; mais c'est une tâche critique, c'est-à-dire : qui vise à mettre en crise le langage. Tout d'abord, cela permet d'isoler ce grain d'idéologie qui est dans tout discours politique, et de s'attaquer à lui comme un acide propre à dissoudre les graisses du langage " naturel " (c'est-à-dire du langage qui feint d'ignorer qu'il est langage). Et puis, c'est se détacher de la raison mécaniste, qui fait du langage la simple réponse à des stimuli de situation ou d'action, c'est opposer la production du langage à sa simple et fallacieuse utilisation. Et puis encore, c'est secouer le discours de l'Autre et constituer en somme une opération permanente de pré-analyse. Enfin ceci : le stéréotype est au fond un opportunisme : on se conforme au langage régnant, ou plutôt à ce qui, dans le langage, semble *régir* (une situation, un droit, un combat, une institution, un mouvement, une science, une théorie, etc.); parler par stéréotypes, c'est se ranger du côté de la force du langage; cet opportunisme doit être (aujourd'hui) refusé.

Mais ne peut-on " dépasser " le stéréotype, au lieu de le " détruire " ? C'est là un vœu irréaliste; les opérateurs de langage n'ont d'autre activité en leur pouvoir que de vider ce qui est plein : le langage n'est pas dialectique : il ne permet qu'une marche à deux temps.

La chaîne des discours

C'est parce que le langage n'est pas dialectique (ne permettant le troisième terme que comme pure clause, assertion rhétorique, vœu pieux) que le discours (la discursivité), dans sa poussée historique, se déplace par *à-coups*. Tout discours nouveau ne peut surgir que comme le *paradoxe* qui prend à rebours (et souvent à partie) la *doxa* environnante ou précédente; il ne peut naître que comme différence, distinction, se détachant *contre* ce qui lui colle. Par exemple, la théorie chomskienne s'édifie *contre* le behaviourisme bloomfieldien; puis le behaviourisme linguistique une fois liquidé par Chomsky, c'est *contre* le mentalisme (ou l'anthropologisme) chomskien qu'une nouvelle sémiotique se cherche, cependant que Chomsky lui-même, pour se trouver des alliés, est obligé de *sauter* par-dessus ses prédécesseurs immédiats et de remonter jusqu'à la Grammaire de Port-Royal. Mais ce serait sans doute chez l'un des plus grands penseurs de la dialectique, Marx, que la nature indialectique du langage serait la plus intéressante à constater : son discours est presque entièrement *paradoxal*, la *doxa* étant ici Proudhon, là un autre, etc. Ce double mouvement de détachement et de reprise aboutit, non à un cercle, mais, selon la belle et grande image de Vico, à une spirale, et c'est dans ce *déport* de la circularité (de la forme paradoxale) que viennent s'articuler les déterminations historiques. Il faut donc toujours chercher à quelle *doxa* s'oppose un auteur (ce peut être parfois une *doxa* très minoritaire, régnant sur un groupe restreint). Un enseignement peut être également évalué en termes de paradoxe, si toutefois il s'édifie sur cette conviction : qu'un système qui réclame des corrections, des translations, des ouvertures et des dénégations est plus utile qu'une absence informulée de système : on évite alors, par chance, l'immobilité du babil, on rejoint la chaîne historique des discours, le *progrès* (*progressus*) de la discursivité.

La méthode

Certains parlent de la méthode avec gourmandise, avec exigence; dans le travail, ce qu'ils désirent, c'est la méthode; elle ne leur paraît jamais assez rigoureuse, assez formelle. La méthode devient une Loi; mais comme cette Loi est privée de tout effet qui lui soit hétérogène (personne ne peut dire ce qu'est, en " sciences humaines ", un " résultat "), elle est infiniment déçue; se posant comme un pur méta-langage, elle participe à la vanité de tout méta-langage. Aussi il est constant qu'un travail qui proclame sans cesse sa volonté de méthode soit finalement stérile : tout est passé dans la méthode, il ne reste plus rien à l'écriture; le chercheur répète que son texte sera méthodologique, mais ce texte ne vient jamais : rien de plus sûr, pour tuer une recherche et lui faire rejoindre le grand déchet des travaux abandonnés, rien de plus sûr que la Méthode.

Le danger de la Méthode (d'une fixation à la Méthode) vient de ceci : le travail de recherche doit répondre à deux demandes; la première est une demande de responsabilité : il faut que le travail accroisse la lucidité, parvienne à démasquer les implications

d'une procédure, les alibis d'un langage, constitue en somme une *critique* (rappelons encore une fois que *critiquer* veut dire : mettre en crise); la Méthode est ici inévitable, irremplaçable, non pour ses "résultats", mais précisément — ou au contraire — parce qu'elle accomplit le plus haut degré de conscience d'un langage *qui ne s'oublie pas lui-même*; mais la seconde demande est d'un tout autre ordre; elle est celle de l'écriture, espace de dispersion du désir, où congé est donné à la Loi; il faut donc à un certain moment se retourner contre la Méthode, ou du moins la traiter sans privilège fondateur, comme l'une des voix du pluriel : comme une *vue*, en somme, un spectacle, enchâssé dans le texte : le texte, qui est à tout prendre le seul résultat "vrai" de toute recherche.

Les questions

Questionner, c'est désirer savoir une chose. Cependant, dans beaucoup de débats intellectuels, les questions qui suivent l'exposé du conférencier ne sont nullement l'expression d'un manque, mais l'assertion d'une plénitude. Sous couvert de questionner, je monte une agression contre l'orateur; *questionner* reprend alors son sens policier : *questionner*, c'est interpellier. Cependant, celui qui est interpellé doit feindre de répondre à la lettre de la question, non à son adresse. Un jeu s'établit alors : bien que chacun sache à quoi s'en tenir sur les intentions de l'autre, le jeu oblige à répondre au contenu, non à l'adresse. Si, d'un certain ton, on me demande "A quoi sert la linguistique?", me signifiant par là qu'elle ne sert à rien, je dois feindre de répondre naïvement : "elle sert à ceci, à cela", et non, conformément à la vérité du dialogue : "D'où vient que vous m'agressez?" Ce que je reçois, c'est la connotation; ce que je dois rendre, c'est la dénotation. Dans l'espace de parole, la science et la logique, le savoir et le raisonnement, les questions et les réponses, les propositions et les objections sont les masques de la relation dialectique. Nos débats intellectuels sont aussi codés que les disputes scolastiques; il s'y trouve toujours des rôles de service (le "sociologiste", le "goldmannien", le "telquelien", etc.), mais à la différence de la *disputatio*, où ces rôles auraient été cérémoniels et auraient affiché l'artifice de leur fonction, notre "commerce" intellectuel se donne toujours des airs "naturels" : il prétend n'échanger que des signifiés, non des signifiants.

Au nom de quoi?

Je parle au nom de quoi? D'une fonction? D'un savoir? D'une expérience? Qu'est-ce que je représente? Une capacité scientifique? une institution? un service? En fait, je ne parle qu'au nom d'un langage : c'est parce que j'ai écrit que je parle : l'écriture est représentée par son contraire, la parole. Cette distorsion veut dire qu'en écrivant de la parole (au sujet de la parole), je suis condamné à l'aporie suivante : dénoncer l'imaginaire de la parole à travers l'irréalisme de l'écriture : ainsi, présentement, je ne décris aucune expérience "authentique", je ne photographie aucun enseignement "réel",

je n'ouvre aucun dossier " universitaire ". Car l'écriture peut dire le vrai sur le langage, mais non le vrai sur le réel (nous cherchons actuellement à savoir ce qu'est un réel sans langage).

La station debout

Imagine-t-on une situation plus ténébreuse que de parler pour (ou devant) des gens debout ou visiblement mal assis ? Qu'est-ce qui s'échange ici ? De quoi cet inconfort est-il le prix ? Que *vaut* ma parole ? Comment l'incommodité où se trouve l'auditeur ne l'amènerait-elle pas rapidement à s'interroger sur la validité de ce qu'il entend ? La station debout n'est-elle pas éminemment *critique* ? Et n'est-ce pas ainsi, à une autre échelle, que commence la conscience politique : dans le *mal-aise* ? L'écoute me renvoie la vanité de ma propre parole, son *prix*, car, que je le veuille ou non, je suis placé dans un circuit d'échange ; et l'écoute, c'est aussi la station de celui à qui je m'adresse.

Le tutoiement

Il arrive parfois, ruine de Mai, qu'un étudiant tutoie un professeur. C'est là un signe fort, un signe plein, qui renvoie au plus psychologique des signifiés : la *volonté* de contestation ou de copinage : le *muscle*. Puisqu'une morale du signe est ici imposée, on peut à son tour la contester et lui préférer une sémantique plus subtile : les signes doivent être maniés *sur fond neutre*, et, en français, le vouvoiement est ce fond. Le tutoiement ne peut échapper au code que dans les cas où il constitue *une simplification de la grammaire* (si l'on s'adresse, par exemple, à un étranger qui parle mal notre langue) ; il s'agit alors de substituer une pratique transitive à une conduite symbolique : au lieu de chercher à signifier *pour qui* je prends l'autre (et donc pour qui je me prends moi-même), je cherche simplement à bien me faire comprendre de lui. Mais ce recours est lui aussi, finalement, retors : le tutoiement rejoint toutes les conduites de fuite : lorsqu'un signe ne me plaît pas, lorsque la signification me gêne, je me déplace vers l'opérateur : l'opérateur devient censure du symbolique, et donc symbole de l'asymbolisme : bien des discours politiques, bien des discours scientifiques sont marqués de ce déplacement (dont relève notamment toute la linguistique de la " communication ").

Une odeur de parole

Une fois qu'on a fini de parler, commence le vertige de l'image : on exalte où on regrette ce qu'on a dit, la façon dont on l'a dit, on *s' imagine* (on se retourne en image) ; la parole est sujette à rémanence, elle *sent*.

L'écriture ne sent pas : produite (ayant accompli son procès de production), elle

tombe, non à la façon d'un soufflet qui s'affaisse, mais d'un météorite qui disparaît; elle va *voyager* loin de mon corps et pourtant elle n'en est pas un morceau détaché, retenu narcissiquement, comme l'est la parole; sa disparition n'est pas déceptive; elle passe, elle traverse, c'est tout. Le temps de la parole excède l'acte de parole (seul un juriste pouvait faire croire que les paroles disparaissent, *verba volant*). L'écriture, elle, n'a pas de passé (si la société vous oblige à *gérer* ce que vous avez écrit, vous ne pouvez le faire que dans le plus grand ennui, l'ennui d'un faux passé). C'est pourquoi le discours dont on commente votre écriture impressionne moins vivement que celui dont on commente votre parole (l'enjeu est cependant plus important) : du premier, je peux *objectivement* tenir compte, car " je " n'y suis plus; du second, fût-il louangeur, je ne peux que chercher à me débarrasser, car il ne fait que resserrer l'impasse de mon imaginaire.

(D'où vient donc, alors, que ce texte-ci me préoccupe, qu'une fois fini, corrigé, lâché, il reste ou revient en moi à l'état de doute, et, pour tout dire, de peur ? N'est-il pas *écrit*, libéré par l'écriture ? Je vois bien, pourtant, que je ne peux l'*améliorer*, j'ai atteint la forme exacte de ce que je voulais dire : ce n'est plus une question de *style*. J'en conclus que c'est son statut même qui me gêne : ce qui me poisse en lui, c'est précisément que, traitant de la parole, il ne peut, *dans l'écriture même*, la liquider tout à fait. Pour écrire *de* la parole (au sujet de la parole), quelles que soient les distances de l'écriture, je suis obligé de *me référer* à des illusions d'expériences, de souvenirs, de sentiments advenus au sujet que je suis quand je parle, que j'étais quand je parlais : dans cette écriture-ci, *il y a encore du référent*, et c'est lui qui *sent* à mes propres narines.)

Notre place

De même que la psychanalyse, avec Lacan, est en train de prolonger la topique freudienne en topologie du sujet (l'inconscient n'y est jamais à *sa* place), de même il faudrait substituer à l'espace magistral d'autrefois, qui était en somme un espace religieux (la parole dans la chaire, en haut, les auditeurs en bas; ce sont les *ouailles*, les brebis, le troupeau), un espace moins droit, moins euclidien, où personne, ni le professeur ni les étudiants, ne serait jamais à *sa dernière place*. On verrait alors que ce qu'il faut rendre réversible, ce ne sont pas les " rôles " sociaux (à quoi bon se disputer l' " autorité ", le " droit " de parler ?), mais les régions de la parole. Où est-elle ? Dans la locution ? Dans l'écoute ? Dans les *retours* de l'une et de l'autre ? Le problème n'est pas d'abolir la distinction des fonctions (*le professeur* | *l'étudiant* : après tout, l'ordre est un garant du plaisir, Sade nous l'a appris), mais de protéger l'instabilité, et si l'on peut dire, le tournis des lieux de parole. Dans l'espace enseignant, chacun ne devrait être à sa place nulle part (je me rassure de ce déplacement constant : s'il m'arrivait de *trouver ma place*, je ne feindra même plus d'enseigner, j'y renoncerais).

Le professeur, cependant, n'a-t-il pas une place fixe, qui est celle de sa *rétribution*, la place qu'il a dans l'économie, dans la production ? C'est toujours le même problème, le seul qu'inlassablement nous traitions : l'origine d'une parole ne l'épuise pas; une fois

que cette parole est partie, il lui arrive mille aventures, son origine devient trouble, tous ses effets ne sont pas dans sa cause : c'est ce *surnombre* que nous interrogeons.

Deux critiques

Les fautes que l'on peut faire en copiant un manuscrit à la machine sont autant d'incidents signifiants, et ces incidents, par analogie, permettent d'éclaircir la conduite qu'il nous faut tenir à l'égard du sens quand nous commentons un texte.

Ou bien le mot produit par la faute (si une mauvaise lettre le défigure) ne signifie rien, ne retrouve aucun tracé textuel; le code est simplement coupé : c'est un mot asémique qui est créé, un pur signifiant; par exemple, au lieu d'écrire " officier ", j'écris " offivier ", qui ne veut rien dire. Ou bien le mot erroné (mal frappé), sans être le mot qu'on voulait écrire, est un mot que le lexique permet d'identifier, qui veut dire quelque chose : si j'écris " ride " au lieu de " rude ", ce mot nouveau existe en français : la phrase garde un sens, fût-il excentrique; c'est la voie (la voix ?) du jeu de mots, de l'anagramme, de la métathèse signifiante, de la contrepèterie : il y a glissement à l'intérieur des codes: le sens subsiste, mais pluralisé, triché, sans loi de contenu, de message, de vérité.

Chacun de ces deux types de fautes figure (ou préfigure) un type de critique. Le premier type donne congé à tout sens du texte tuteur : le texte ne doit se prêter qu'à une efflorescence signifiante : c'est son phonisme seul qui doit être traité, mais non interprété : on associe, on ne déchiffre pas : donnant à lire " offivier ", et non " officier ", la faute m'ouvre le *droit d'association* (je puis faire éclater, à mon gré, " offivier " vers " obvier ", " vivier ", etc.); non seulement l'oreille de ce premier critique entend les grésillements du phono-captur, mais elle ne veut entendre qu'eux et en fait une nouvelle musique. Pour le second critique, la " tête de lecture " ne rejette rien : elle perçoit et le sens (les sens) et ses grésillements. L'enjeu (historique) de ces deux critiques (j'aimerais pouvoir dire que le champ de la première est la *signifiose* et celui de la seconde, la *signifiance*) est évidemment différent.

La première a pour elle le droit du signifiant à s'éployer là où il veut (là où il peut ?) : quelle loi, et quel sens, venus d'où, viendraient le contraindre ? Dès lors qu'on a desserré la loi philologique (monologique) et entrouvert le texte à la pluralité, pourquoi s'arrêter ? Pourquoi refuser de pousser la polysémie jusqu'à l'asémie ? Au nom de quoi ? Comme tout droit radical, celui-ci suppose une vision utopique de la liberté : on lève la loi *tout de suite*, hors de toute histoire, au mépris de toute dialectique (ce en quoi ce style de revendication peut paraître finalement petit-bourgeois). Cependant, dès lors qu'il se soustrait à toute raison tactique en restant néanmoins implanté dans une société intellectuelle déterminée (et aliénée), le désordre du signifiant se retourne en errance hystérique : en libérant la lecture de tout sens, c'est finalement *ma* lecture que j'impose : car dans ce moment de l'Histoire, l'économie du sujet n'est pas encore transformée, et le refus du sens (des sens) se renverse en subjectivité; en mettant les choses au mieux, on peut dire que cette critique radicale, définie par une forclusion du signifié (et non par

sa fuite), *anticipe* sur l'Histoire, sur un état nouveau et inouï, dans lequel l'efflorescence du signifiant ne se paierait d'aucune contrepartie idéaliste, d'aucune clôture de la personne. Cependant, *critiquer* (faire de la critique), c'est : mettre en crise, et il n'est pas possible de mettre en crise sans évaluer les conditions de la crise (ses limites), sans tenir compte de son moment. Aussi la seconde critique, celle qui s'attache à la division des sens et au "truquage" de l'interprétation, apparaît-elle (du moins à mes yeux) plus juste historiquement : dans une société soumise à la guerre des sens, et par là même astreinte à des règles de communication qui en déterminent l'efficacité, la liquidation de l'ancienne critique ne peut progresser que *dans* le sens (dans le volume des sens) et non hors de lui. Autrement dit, il faut pratiquer un certain entrisme sémantique. La critique idéologique est en effet, aujourd'hui, condamnée aux opérations de vol : le signifié, dont l'exemption est la tâche matérialiste par excellence, le signifié se dérobe mieux dans l'*illusion* du sens que dans sa destruction.

Deux discours

Distinguons deux discours :

Le discours terroriste n'est pas forcément lié à l'assertion péremptoire (ou à la défense opportuniste) d'une foi, d'une vérité, d'une justice ; il peut vouloir simplement accomplir l'adéquation lucide de l'énonciation à la violence vraie du langage, violence native qui tient à ce qu'aucun énoncé ne peut exprimer directement la vérité et n'a d'autre régime à sa disposition que le coup de force du mot ; aussi un discours apparemment terroriste cesse de l'être si, le lisant, on suit l'indication qu'il vous tend lui-même : d'avoir à rétablir en lui le blanc ou la dispersion, c'est-à-dire l'inconscient ; cette lecture n'est pas toujours facile ; certains terrorismes au petit pied, fonctionnant surtout par stéréotypes, opèrent eux-mêmes, comme n'importe quel discours de la bonne conscience, la forclusion de l'autre scène ; en un mot, ces terrorismes-là *refusent de s'écrire* (on les détecte à quelque chose en eux qui ne joue pas : cette odeur de sérieux qui monte du lieu commun).

Le discours répressif ne se lie pas à la violence déclarée, mais à la Loi. La Loi passe alors dans le langage comme équilibre : un équilibre est postulé entre ce qui est interdit et ce qui est permis, entre le sens recommandable et le sens indigne, entre la contrainte du sens commun et la liberté surveillée des interprétations ; d'où le goût de ce discours pour les balancements, les contreparties verbales, la position et l'esquive des antithèses : n'être *ni* pour ceci *ni* pour cela (cependant, si vous faites le double compte des *ni*, vous constatez que ce locuteur *impartial, objectif, humain, est pour ceci, contre cela*). Ce discours répressif est le discours de la bonne conscience, le discours libéral.

Le champ axiomatique

" Il suffira, dit Brecht, d'établir quelles interprétations des faits, apparues au sein du prolétariat engagé dans la lutte des classes (nationale ou internationale), lui permettent

d'utiliser les faits pour son combat. Il faut en faire une synthèse afin de créer un champ axiomatique. " Ainsi tout fait possède plusieurs sens (une pluralité d' " interprétations"), et parmi ces sens, il en est un qui est prolétarien (ou du moins qui sert le prolétariat dans son combat); en connectant ces divers sens prolétariens, on construit une axiomatique (révolutionnaire). Mais qui établit le sens ? Le prolétariat lui-même, pense Brecht (" *apparues au sein du prolétariat* "). Cette vue implique qu'à la division des classes répond fatalement une division des sens, et qu'à la lutte des classes répond non moins fatalement une guerre des sens : tant qu'il y a lutte des classes (nationale ou internationale), la division du champ axiomatique est inexpiable.

La difficulté (en dépit de la désinvolture verbale de Brecht : " il suffira ") vient de ce qu'un certain nombre d'objets de discours n'intéressent pas directement le prolétariat (aucune interprétation n'apparaît à leur égard dans son sein) et que cependant le prolétariat ne peut s'en désintéresser car ils constituent, du moins dans les États avancés, qui ont liquidé à la fois la misère et le folklore, la plénitude de *l'autre discours*, au sein duquel le prolétariat lui-même est obligé de vivre, de se nourrir, de se distraire, etc. : ce discours est celui de la culture (il se peut qu'à l'époque de Marx la pression de la culture sur le prolétariat ait été moins forte qu'aujourd'hui : il n'y avait pas encore de " culture de masse ", parce qu'il n'y avait pas de " communications de masse "). Comment attribuer un sens de combat à ce qui ne vous concerne pas directement ? Comment le prolétariat pourrait-il déterminer, *dans son sein*, une interprétation de Zola, de Poussin, du Pop, de Sport-Dimanche ou du dernier fait-divers ? Pour " interpréter " tous ces relais culturels, il lui faut des *représentants* : ceux que Brecht appelle les " artistes " ou les " travailleurs de l'intellect " (l'expression est bien malicieuse, du moins en français : l'intellect est si près du chapeau), tous ceux qui ont à leur disposition le langage de l'indirect, l'indirect comme langage; en un mot, des *oblats*, qui se dévouent à l'interprétation prolétarienne des faits culturels.

Mais commence alors, pour ces procureurs du sens prolétarien, un véritable casse-tête, car leur situation de classe n'est pas celle du prolétariat : ils ne sont pas producteurs, situation négative qu'ils partagent avec la jeunesse (étudiante), classe également improductive avec laquelle ils forment ordinairement une alliance de langage. Il s'ensuit que la culture, dont ils doivent dégager le sens prolétarien, les renvoie à eux-mêmes, non au prolétariat : comment *évaluer* la culture ? Selon son origine ? Elle est bourgeoise. Selon sa finalité ? Encore bourgeoise. Selon la dialectique ? Bien que bourgeoise, elle contiendrait des éléments progressistes; mais qu'est-ce qui, *au niveau du discours*, distingue la dialectique du compromis ? Et puis, avec quels instruments ? Historicisme, sociologisme, positivisme, formalisme, psychanalyse ? Tous embourgeoisés. Certains préfèrent finalement casser le casse-tête : donner congé à toute " culture ", ce qui oblige à détruire tout discours.

En fait, même à l'intérieur d'un champ axiomatique clarifié, pense-t-on, par la lutte des classes, les tâches sont diverses, parfois contradictoires, et surtout : établies sur des *temps* différents. Le champ axiomatique est fait de plusieurs axiomatiques particulières : la critique culturelle se meut *successivement, diversement et simultanément* en opposant le

Nouveau à l'Ancien, le sociologisme à l'historicisme, l'économisme au formalisme, le logico-positivisme à la psychanalyse, puis de nouveau, *selon un autre tour*, l'histoire monumentale à la sociologie empirique, l'étrange (l'étranger) au Nouveau, le formalisme à l'historicisme, la psychanalyse au scientisme, etc. Appliqué à la culture, le discours critique ne peut être qu'une moire de tactiques, un tissu d'éléments tantôt passés, tantôt circonstanciels (liés à des contingences de mode), tantôt enfin franchement utopiques : aux nécessités tactiques de la guerre des sens, s'ajoute la pensée stratégique des conditions nouvelles qui seront faites au signifiant lorsque cette guerre cessera : il appartient en effet à la critique culturelle d'être *impatiente*, parce qu'elle ne peut se mener sans désir. Ce sont donc tous les discours du marxisme qui sont présents dans son écriture : le discours apologétique (exalter la science révolutionnaire), le discours apocalyptique (détruire la culture bourgeoise) et le discours eschatologique (désirer, appeler l'indivision du sens, concomitante à l'indivision des classes).

Notre inconscient

Le problème que nous nous posons est celui-ci : comment faire pour que les deux grandes *épistémés* de la modernité, à savoir la dialectique matérialiste et la dialectique freudienne, se rejoignent, se conjoignent et produisent un nouveau rapport humain (il ne faut pas exclure qu'un troisième terme soit tapi dans l'inter-dit des deux premiers) ? C'est-à-dire : comment aider à l'inter-action de ces deux désirs : changer l'économie des rapports de production et changer l'économie du sujet ? (La psychanalyse nous apparaît pour le moment comme la force la mieux adaptée à la seconde de ces tâches ; mais d'autres topiques sont imaginables, celles de l'Orient, par exemple.)

Ce travail d'ensemble passe par la question suivante : quel rapport y a-t-il entre la détermination de classe et l'inconscient ? Selon quel déplacement cette détermination vient-elle se glisser entre les sujets ? — Non certes par la " psychologie " (comme s'il y avait des contenus mentaux : bourgeois/prolétariens/intellectuels, etc.), mais bien évidemment par le langage, par le discours : l'Autre, qui parle, qui est toute parole, l'Autre est social. D'un côté, le prolétariat a beau être *séparé*, c'est le langage bourgeois, sous sa forme dégradée, petite-bourgeoise, qui parle inconsciemment dans son discours culturel ; et de l'autre, il a beau être muet, il parle dans le discours de l'intellectuel, non comme voix canonique, fondatrice, mais comme inconscient : il suffit de voir comment il *frappe* à tous nos discours (la référence explicite de l'intellectuel au prolétariat n'empêche nullement que celui-ci ait dans nos discours la place de l'inconscient : l'inconscient n'est pas l'in-conscience) ; seul le discours bourgeois de la bourgeoisie est tautologique : l'inconscient du discours bourgeois est bien l'Autre, mais cet Autre est un autre discours bourgeois.

L'écriture comme valeur

L'évaluation précède la critique. Il n'est pas possible de mettre en crise sans évaluer. Notre valeur est l'écriture. Cette référence obstinée, outre qu'elle doit bien souvent irriter, semble comporter aux yeux de certains un risque : celui de développer une certaine *mystique*. Le reproche est malicieux, car il inverse point par point la portée que nous attribuons à l'écriture : celle d'être, dans ce petit canton intellectuel de notre monde occidental, *le champ matérialiste par excellence*. Quoique procédant du marxisme et de la psychanalyse, la théorie de l'écriture essaye de déplacer, sans rompre, son lieu d'origine ; d'un côté, elle repousse la tentation du signifié, c'est-à-dire la surdité au langage, au retour et au surnombre de ses effets ; de l'autre, elle s'oppose à la parole en ceci qu'elle n'est pas transférentielle et déjoue — certes partiellement, dans des limites sociales très étroites, particularistes, même — les pièges du " dialogue " ; il y a en elle l'ébauche d'un geste de masse ; contre tous les discours (paroles, écrivances, rituels, protocoles, symboliques sociales), elle seule, actuellement, fût-ce encore sous forme d'un luxe, fait du langage quelque chose d'*atopique* : sans lieu ; c'est cette dispersion, cette insituation qui est matérialiste.

La parole paisible

L'une des choses que l'on peut attendre d'une réunion régulière d'interlocuteurs est simplement celle-ci : *la bienveillance* : que cette réunion figure un espace de parole dénué d'agressivité.

Ce dénuement ne peut aller sans résistances. La première est d'ordre culturel : le refus de la violence passe pour un mensonge humaniste, la courtoisie (mode mineur de ce refus) pour une valeur de classe et l'accueil pour une mystification apparentée au dialogue libéral. La seconde résistance est d'ordre imaginaire : beaucoup souhaitent une parole conflictuelle par défoulement, le retrait de l'affrontement ayant, dit-on, quelque chose de frustrant. La troisième résistance est d'ordre politique : la polémique est une arme essentielle de la lutte : tout espace de parole doit être fractionné, pour en faire apparaître les contradictions, il doit être soumis à une surveillance.

Cependant, ce qui est préservé, dans ces trois résistances, c'est finalement l'unité du sujet névrotique, qui se *rassemble* dans les formes du conflit. On le sait bien, pourtant, la violence est toujours là (dans le langage), et c'est pour cela même qu'on peut décider de mettre ses signes entre parenthèses et de faire ainsi l'économie d'une rhétorique : il ne faut pas que la violence soit absorbée par le code de la violence.

Le premier avantage serait de suspendre, ou du moins de retarder les rôles de parole : qu'en écoutant, en parlant, en répondant, je ne sois jamais l'acteur d'un jugement, d'une sujétion, d'une intimidation, le procureur d'une Cause. Sans doute la parole paisible finira-t-elle par sécréter son propre rôle, puisque, quoi que je dise, l'autre me lit toujours

comme une image; mais dans le temps que je mettrais à éluder ce rôle, dans le travail de langage que la communauté accomplira, semaine après semaine, pour expulser de son discours toute stichomythie, une certaine dépropriation de la parole (proche dès lors de l'écriture) pourra être atteinte, ou encore : *une certaine généralisation du sujet.*

C'est peut-être ce que l'on trouve dans certaines expériences de drogues (dans l'expérience de certaines drogues). Sans fumer soi-même (ne serait-ce que par l'incapacité bronchique d'avalier la fumée), comment être insensible à la *bienveillance* générale qui imprègne certains locaux étrangers où l'on fume le kif? Les gestes, les paroles (rares), tout le rapport des corps (rapport néanmoins immobile et distant) est distendu, désarmé (rien à voir, donc, avec l'ivresse alcoolique, forme légale de la violence en Occident) : l'espace semble plutôt produit par une ascèse subtile (on peut y lire parfois une certaine *ironie*). La réunion de parole devrait, me semble-t-il, chercher ce *suspens* (peu importe de quoi : c'est une forme qui est désirée), tenter de rejoindre un *art de vivre*, le plus grand de tous les arts, disait Brecht (cette vue serait plus dialectique qu'on ne croit, en ceci qu'elle obligerait à distinguer et à évaluer les usages de la violence). En somme, dans les limites mêmes de l'espace enseignant, tel qu'il est donné, il s'agirait de travailler à tracer patiemment une forme pure, celle du *flottement* (qui est la forme même du signifiant); ce flottement ne détruirait rien; il se contenterait de désorienter la Loi : les nécessités de la promotion, les obligations du métier (que rien n'interdit dès lors d'honorer avec scrupule), les impératifs du savoir, le prestige de la méthode, la critique idéologique, tout est là, *mais qui flotte.*

Roland Barthes.